nombreux livres sur l'univers concentrationnaire, la découverte des écrivains noirs américains et le retour à l'usine, au cours des années 80, pour pouvoir désigner la subordination salariale comme étant la forme *collectiviste* du libéralisme. Du coup ma personnalité prit de la consistance.

C'est au bout d'un an de chômage, en lisant un article de Jacques Marx dans la revue *Télex*, que je compris que la *libre pensée* n'était pas une notion réservée aux protestants, aux franc-maçons ou aux professeurs de l'ULB, mais que je pouvais aussi m'en emparer.

Alors que je lisais *Madame Putiphar*, de Petrus Borel, mes réticences pour les droits de l'Homme et la démocratie s'évanouirent. Je m'aperçus que ces notions (qui étaient galvaudées par les différentes écoles socialistes) pouvaient avoir une portée universelle et constituer une base de résistance au monde de l'économie.

A partir de là, il ne me fallut que quelques semaines pour préciser ma revendication : *émancipation de la personnalité individuelle du salarié*.

Ainsi, en perfectionnant mon vocabulaire, non seulement je me transformais moi-même et je transformais le monde — puisque parti du PCF, étant passé par l'Internationale Situationniste et la FGTB, j'en étais arrivé à la Ligue des Droits de l'homme — mais je me mettais en mesure de donner un peu de piment à une vie assez casanière.

J'avais dérivé bien loin des promesses d'avenir portées par le paradis chrétien ou l'économie socialiste. Mon paradis n'était pas à réaliser, je le portais en moi, comme l'essence préalable — mais à redécouvrir — de ma condition humaine. L'aventure était dans ma bibliothèque.

*

Je pourrais illustrer mon propos en abordant la question des effets humiliants de la subordination salariale. Elle ne concerne pas seulement le harcèlement sexuel des femmes, mais plus généralement le respect de la personne humaine, et touche toutes les catégories de salariés, y compris les cadres masculins. Elle constitue une atteinte au droit à la parole, et les syndicats, qui sont souvent machistes et qui se donnent pour objet la défense collective des intérêts économiques de leurs adhérents, abandonnent cette question à la solitude des individus. Cette humiliation vécue en silence —ce qui favorise et caractérise à la fois le collectivisme libéral — constitue la base de toute réflexion sur les droits économiques et sociaux. Pourtant je voudrais apporter ici deux exemples de collectivisme venant, non pas de l'entreprise, mais de son complément inconscient : le syndicat.

On pouvait lire dans le journal Le Soir du 11/12 décembre 1993, à propos de la manifestation organisée par la FGTB le 10 décembre de la même année :
« ENTRE CAMARADES !
Boulevard Poincarré, près de la gare du Midi : François Janssens grimpe sur le podium pour entamer son discours.

Tirage spécial pour les *Rencontres des droits économiques et sociaux*
organisées par la Ligue des Droits de l'homme.

---

d'être seul, en réalité mon existence est faite de communication avec des morts. Ce que certains appellent l'avenir, et qui n'est qu'un repère fictif de l'espoir, ne se situe pas pour moi obligatoirement dans le futur, mais aussi dans le miroir du passé. Séraphin Péladan mort m'apporte plus d'espérance que Busquin vivant.

Je m'aperçois aujourd'hui que l'essentiel de ma vie a consisté à rechercher des mots qui me permettraient de préciser ma condition. Chaque fois que je m'empare d'un nouveau mot et que, donc, je deviens plus humain, le monde, avec moi, devient plus humain aussi. Par la même occasion, ma part d'inhumanité (et celle du monde) se dissout.

En fait d'émancipation, je n'ai rien fait d'autre que d'acquérir un peu de vocabulaire. Et je me demande si, justement, ce n'est pas cela l'émancipation socialiste*.

* Le fait que j'en sois réduit, pour m'exprimer, à user de samizdats photocopiés à 100 exemplaires, témoigne non seulement de ma solitude, mais illustre aussi l'échec du socialisme et du syndicalisme en matière de libre pensée, de démocratie et d'émancipation de la personne des ouvriers. Au travers de ma solitude, c'est cet échec que je tente de mettre en valeur. Ainsi ma négativité ne reste pas sans emploi.

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, Vol. 8
Série L'Amateur d'Artichauts
Bruxelles, mai 1997

À PROPOS DE L'ÉMANCIPATION SOCIALISTE

Collectivisme et personnalité individuelle du salarié

FRANÇOIS JANSSENS & ANNE-MARIE APPELMANS

Yves Le Manach

tification (par mon adhésion au socialisme, je m'identifiais à la classe ouvrière toute entière). Ce qui me donnait l'illusion d'être moins seul.

Jusqu'au jour où, lisant les *Œuvres complètes* d'Hégésippe Moreau, je découvris que le principe actif du salariat résidait dans le lien de subordination. Ce fut pour moi un progrès considérable. En effet, ce terme ne renvoyait pas à une idéologie, mais à une réalité juridique : le contrat de travail. Cette réalité, même si je la percevais comme négative, me concernait *individuellement*. Sans que j'en sois pleinement conscient, ma *personnalité* venait de naître.

C'est lors d'une tentative de fuir la subordination, dans les années 70, me retrouvant seul dans l'espace que l'on nomme la nation, et découvrant *Défense et illustration de la langue française*, de Joachim Du Bellay, que je compris que la nation n'était pas un territoire réel (la terre de mes aïeux), mais une fiction qui permettait à l'économie de s'émanciper discrètement du reste de la société.

Du même coup je compris que le salariat n'était pas seulement un rapport au travail, mais un *rapport au monde* ; il existait deux aspects du salariat : le salariat dans l'entreprise et le salariat dans la nation. Je compris également que le rôle de l'humanisme d'Etat était le même que celui de l'ouvriérisme d'Etat : cacher aux yeux des salariés la double nature de la domination capitaliste. Bien que dans l'incapacité d'affirmer ma personnalité naissante, celle-ci commença malgré tout à prendre une forme évanescente.

Il me fallut encore de nombreuse années, la lecture de

... les prolétaires doivent, eux, pour faire valoir leur personnalité, abolir la condition d'existence qui fut jusqu'ici la leur, et qui est en même temps celle de toute l'ancienne société : ils doivent abolir le travail salarié.
Karl Marx.

AVANT DEPASSE LA CINQUANTAINE ET ETANT certainement plus près de la tombe que du berceau, la notion d'avenir a perdu pour moi un peu de son sens.D'autant plus que les 25 dernières années ont été loin de répondre aux espérances que l'on avait fait briller à mes yeux d'enfant. Pourtant, il me faut trouver chaque matin une raison satisfaisante de sortir de mon lit. C'est pourquoi, au lieu de penser ma vie en terme d'avenir et de but à atteindre, j'ai été amené à la poser en terme de moyen.

Par exemple, quand j'étais jeune, je pensais que le but du socialisme était d'émanciper les salariés. Aujourd'hui je pense que c'est le salarié, en s'émancipant, qui réalise le socialisme. Ainsi l'initiative me revient et les petits plaisirs qui l'accompagnent aussi.

*

Je voudrais tenter d'expliciter ce que j'entends par une émancipation qui serait en même temps une *réalisation du socialisme* et une source de petits plaisirs.

Quand j'avais 17 ans, mon ressentiment pour l'usine était viscéral, j'exprimais ma révolte par des gestes physiques (j'étais un champion de l'absentéisme), ainsi que par l'idéo-

Bien sûr, ma démarche ne fut pas à ce point schématique qu'elle se serait satisfaite de la seule découverte des mots *subordination, collectivisme ou personnalité*. Parallèlement, poursuivant une critique de l'échec socialiste, je découvris des mots comme *utilitarisme, déterminisme, économisme, ouvriérisme, aliénation*... Le vide affectif créé par la découverte de ces mots fut comblé par la découverte d'autres mots : *débat public, communication directe, souveraineté*...

La découverte de tous ces mots ne fut pas le résultat du hasard, mais l'émanation de la volonté de découvrir des auteurs et des langages. Certains étaient vivants, mais difficilement abordables, la plupart étaient morts depuis de nombreuses décennies. Bien qu'ayant souvent le sentiment

lignes. On a trop de chose à dire pour se contenter de faire du bruit. »

Que faisaient d'autre ces lanceurs de pétards sinon réduire ceux de leur propre camp au silence, donc se réduire eux-mêmes au silence, donc s'anéantir eux-mêmes ? Que par nos luttes nous reproduisions notre propre anéantissement, c'est bien en cela que consiste la *réification*.

Face au Président Janssens et aux lanceurs de pétards, qui incarnaient, volontairement ou non, le collectivisme (une seule pensée ou pas de pensée du tout), Anne-Marie Appelmans, le métallo et la militante anonymes incarnaient la volonté d'une libre expression personnelle.

*

Un métallo l'interpelle :
Dis, je suis aussi un camarade, moi ? *Intrigué, François Janssens fait signe que oui.*
Et toi, t'es un camarade ? *Janssens répond : oui... .*
Donc on est tous les deux des camarades ? *le Président opine.*
Donc je peux prendre la parole aussi, moi ?
François Janssens ne voyait pas le coup venir. Il tente une explication difficile, tout en douceur :
Oui, mais moi je prends la parole au nom de tous les camarades... *»*

Voilà un militant dont l'Histoire ne pourra jamais restituer le témoignage. Peut-on imaginer une situation plus collectiviste du droit de s'exprimer que celle où un seul intervenant a le mandat extravagant d'exprimer l'opinion de 50.000 personnes riches de leur individualité.

Mais il arrive parfois que ce soit la base qui tente d'imposer son propre collectivisme à ses dirigeants. On pouvait lire dans le même numéro du Soir :
« JEUX GUERRIERS
Anne-Marie Appelmans (FGTB-Bruxelles) avait quitté le cordon de l'état-major syndical qui devait défiler sous la pluie des pétards des métallos. Elle protestait contre la ***tournure guerrière et machiste de la manif'. Ca me fait penser à ces tribus qui poussent les femmes devant les guerriers.*** *(...) Une militante (c'est quoi le féminin de métallo?) tente d'expliquer son combat. Elle est la cible des pétards. Et râle :* ***Arrêtez de faire passer les syndicalistes pour des hoo-***